

Du bon usage du viagra dans la crise du couple au milieu de la vie

Marie Christine Laznik

Crise du milieu de la vie

On entend souvent dire qu'au moment de la crise du milieu de la vie, des hommes peuvent traverser une période où leur désir pour leur compagne semble s'éteindre, ou en tout cas ne plus s'ériger comme auparavant. En général, ils s'en inquiètent et se mettent à douter de leur capacité. Aux U.S.A. on parle facilement de E.D. à propos de ces cas : *erectile dysfunction*. En Europe, certains échangeraient bien leur femme de la cinquantaine contre deux de vingt cinq.

Du côté des femmes

Les femmes concernées par cette question, nous disent souvent que la perte de leur charmes physiques, les marques du temps qui commencent à se faire sentir sur leur corps sont responsables de ce qu'elles croient être la désaffection de leur mari pour elles.

Fortes de l'idée que c'est l'usure du corps qui désamorce le désir du mari, plus d'une femme baisse les bras et considère qu'il n'y a plus lieu d'essayer de continuer à jouer le rôle de celle qui a ce qu'il faut pour causer le désir du partenaire.

Certaines se résignent à voir le conjoint tourner son regard, redevenu désirant,

vers d'autres femmes. On dit du mari qu'il est pris par le démon de midi, par son désir de chair fraîche et on conclut sur l'ingratitude de l'homme envers la compagne de tant d'années.

Pour d'autres, ce moment sonne comme une libération, elles se sentent enfin débarrassées définitivement de cette place de mascarade où elles se devaient de jouer de leurs charmes et en éprouvent un sentiment de soulagement. Pour celles-là, le viagra du mari ne restera pas seulement sans effet, mais l'idée même qu'il puisse en prendre sera crainte et dénoncé comme étant la preuve d'un narcissisme phallique masculin considéré d'un très mauvais oeil, il y a une autre catégorie de femmes qui craint le viagra, celles pour qui la pénétration continue d'être plutôt un désagrément et qui trouvent leur compte dans l'impuissance relative du conjoint.

Mais d'autres encore, se mettent à ce moment de leur vie de couple, à adresser au partenaire une revendication accrue : il doit, par les preuves de la puissance de son désir érigé la rassurer que sa capacité à elle d'être désirable reste encore intacte. On voit bien, dans ce contexte, comment la défaillance de la puissance mâle peut être interprétée par l'épouse comme la preuve de la perte de ses charmes. Pour peu qu'il aille alors se rassurer quand à sa virilité auprès d'une autre, certes parfois plus jeune, et l'hypothèse de départ que faisait sa femme se trouve démontrée.

Mais qu'en est-il de fait ? Ce que la psychanalyse peut dire c'est que le désir sexuel chez l'homme, chez l'être qui parle, comporte toujours quelque trait pervers. C'est intrinsèque au désir.

Tout désir comporte quelque chose de pervers

La notion de pervers ici ne renvoie nullement à une pathologie, mais au fait qu'il faut, pour que ce désir fonctionne qu'il puisse s'accrocher à une figuration de ce que les psychanalystes appellent le *phallus positif*. Dans la pratique cela veut dire qu'il y a deux éléments qui permettent à ce désir de s'ériger.

Tout d'abord, le désir masculin envers une femme vient en général s'accrocher sur un trait de celle-ci : pour les uns les jambes ou les fesses, ou tel brillant dans le regard ou sur la chevelure, le galbe d'un sein, ou encore telle tenue vestimentaire. Pour d'autres ce sera une certaine façon de s'asseoir, de s'habiller, une certaine modulation de la voix. C'est cet « objet », qui peut se découper de son corps à elle, qui cause son désir à lui. Je parle ici de désir et non pas d'amour, ce dernier concerne l'être tout entier.

Il y a bien sûr quelques féministes pour dénoncer ce qu'elle appellent la réduction des femme en objet. Mais beaucoup, tout en étant pas dupes, s'y prêtent volontiers voire même en jouent de cet objet qui cause le désir du partenaire. Elles savent quel pouvoir elle détiennent là. Mais le pouvoir féminin sur la capacité du conjoint à faire preuve de sa virilité est en fait encore plus grand. Il dépend d'un deuxième élément qu'il doit trouver chez sa compagne, et cela elles ne le savent pas toutes.

Pour qu'il puisse le soutenir érigé son désir, l'homme a besoin de croire que, au regard de sa compagne il est nanti d'une valeur phallique – une valeur de puissance positive – dont elle serait privée et qu'elle viserait de ce fait chez lui. Cette puissance supposée peut prendre diverses formes imaginaires : s'il est plus riche qu'elle, s'il a du prestige ou un statut social qui puisse lui permettre de supposer qu'elle l'admire, le voilà assuré. Pouvoir lui faire des enfants, peut, temporairement lui fournir une preuve de sa puissance et en plus donne un répit d'un ou deux ans aux demandes qu'il peut craindre que lui fasse sa compagne. Il la bouche en la mettant en cloque, dit-on populairement.

Pour l'homme, quand il n'y a plus d'élément pervers, le désir défaille

Il arrive – et chaque fois plus de nos jours – qu'une femme n'arrive plus à signifier à son conjoint, qu'à ses yeux il en a, du phallus. Son indépendance financière à elle ôte à l'argent du mari la valeur d'un phallus imaginaire dont il serait nanti et dont elle serait manquante. Sa carrière la mène à recevoir tout autant d'honneur sinon plus que lui. Ce n'est donc pas la reconnaissance sociale non plus qui peut incarner imaginairement la présence du phallus dans son champ à lui. Sa femme ne pouvant plus recevoir de lui un enfant, le voilà réduit à avoir à faire preuve de sa phallicité uniquement en termes de son organe érectile. Cet organe même s'il imagine pour beaucoup la fonction phallique n'en est qu'un des avatars et même des plus fragiles. Sommé de venir tout seul faire preuve de l'existence de cette puissance, il peut d'autant plus défaillir. Pour ne rien arranger l'homme de la fin de la cinquantaine peut connaître des pannes qui, sans être une andropause proprement dite, correspondent à une augmentation du temps de carence entre deux érection. C'est là qu'il consulte l'andrologue pour se plaindre souvent que sa femme non seulement attend de lui des preuves corporelles de son désir mais qu'en plus il doit se montrer capable de la faire jouir vaginalement. Ironie du sort ! Celle-là même qui, auparavant, semblait préférer les jeux préliminaires, voilà qu'elle ne consent plus qu'à être pénétrée !

Côté féminin : le point de vue du psychanalyste

Ce n'est sûrement pas que pour être rassurée que certaines femmes deviennent plus demandeuses à ce moment de leur vie. Il est vraisemblable que, pour certaines, la fin de leur rôle maternel, ou en tout cas la fin de la possibilité d'enfanter leur permettent de redécouvrir ou même de découvrir leur désir sexuel pour leur partenaire. Leur refus du féminin, c'est à dire leur refus de la jouissance vaginale, semble s'émousser au moment où elles font le deuil d'être mère, en même temps qu'un certain deuil de leur propre mère. Les voilà enfin aptes à recevoir le mari-amant qui va les effracter et les porter aux cieux d'une jouissance qui vient enfin de s'entrouvrir à elles.

Mais quand le mari, n'a plus, face à elle, d'autre preuve de sa puissance phallique à fournir, que celle – bien mince – des performances de son organe érectile, il peut être pris de craintes. Même si elles ne le mènent pas toujours à l'impuissance, il tendra à éviter les femmes face à qui il a le sentiment que sa puissance phallique va se mesurer essentiellement en termes de ses performances érectiles. Une plaisanterie américaine, reproduite par le très sérieux journal *Le Monde*¹, résume parfaitement cette situation : « Un mari est paniqué de ne pas retrouver sa femme à la maison, une heure après avoir avalé du viagra. « Essayez avec la femme de ménage », lui conseille le médecin. « Mais avec elle, je n'ai jamais eu de problème », rétorque le patient très énervé...

C'est comme cela que nous nous retrouvons en France avec le même nombre d'hommes et de femmes seuls à la cinquantaine à ceci près que les femmes seules de la cinquantaine ont en moyenne le bac plus cinq et les hommes seuls du même âge, le bac moins cinq.

Ces chiffres corroborent déjà ce que nous venons de dire, sur la nécessité pour que le désir puisse fonctionner de la présence de cet élément positif du phallus. Cet élément, en tant qu'analystes, nous l'appelons pervers même s'il est indispensable. Il faut qu'il y en ait. Si elle en a, ça fait peur, surtout aux hommes d'âge mûr. On sait que des hommes plus jeunes ont souvent beaucoup moins peur de ces femmes au top de leur carrière. Eux, ne craignent pas encore de défaillir dans leur virilité. Les marques de réussite sociale de cette femme mûre n'ont donc pas de raison de les effaroucher, bien au contraire. Mais, pour l'homme de la cinquantaine, grâce au viagra, cela pourrait peut être devenir pareil.

1. *Le Monde* du 14/10/98.

Le viagra dans le tiroir

C'est là que le viagra peut renverser la situation. S'il est sûr, tel un jeune homme, de pouvoir faire preuve de sa puissance virile il aura moins à la craindre et elle pourra à nouveau se sentir désirée – à condition qu'elle sache que le viagra soutient le désir mais ne le crée d'aucune façon. Elle pourra alors retrouver du plaisir au jeu de la séduction. Si elle jouit, alors tant mieux ! Il verra dans le regard de sa compagne les preuves de sa phallicité. Il est vraisemblable qu'assez vite le viagra puisse – dans les cas dont nous parlons – avoir les mêmes effets tout en restant dans le tiroir, mais à côté du lit.

Peut-on alors espérer que les charmes brûlants de l'été indien chez une femme cessent d'inquiéter son partenaire et qu'il puisse la suivre vers l'automne en savourant les fruits ? Après tout, il n'y a de vendanges qu'en automne.